

MARIE LAURENCIN

(1883-1956)

Lorsque j'étais Présidente de l'association « Histoire du 3^{ème} », j'ai présenté Marie Laurencin plusieurs fois.



Marie Laurencin est la fille illégitime d'Alfred-Stanislas Toulet (1839-1905), originaire de la Somme, élu député en 1882 et de Pauline-Mélanie Laurencin (1861-1913), issue d'une famille savoyarde venue s'installer en Normandie, près de Cherbourg.

Pauline-Mélanie a eu une enfance heureuse et a reçu une instruction assez poussée. Marie dira plaisamment que sa mère, femme très pieuse et même dévote, la nourrissait de la plus haute littérature autant que de bouillies. Marie prétend qu'elle a du sang créole dans les veines : « Ce sang créole explique bien des choses dans mon caractère, dans mon libre travail »

Pauline-Mélanie part pour Paris en 1879. Elle commence par se placer comme domestique dans une famille bourgeoise. Elle deviendra préceptrice, lingère et enfin brodeuse. Marie appellera sa mère « la fée brodeuse ». Cette Pauline-Mélanie si pudique, si secrète, donne naissance le 31 octobre 1883 à une petite Marie dans son appartement parisien, rue Chabrol, près de la gare de l'Est. Le père est déjà marié et cette absence de liens familiaux rapprochera sans doute Marie de Guillaume Apollinaire, enfant illégitime, lui aussi.

Le père va cependant contribuer, financièrement surtout, à l'éducation de Marie qui va fréquenter le lycée Lamartine. Elle dessine beaucoup malgré le peu d'encouragements de sa mère qui ne croit pas en ses dons artistiques. Une grande complicité finira par naître entre les deux femmes. « *Elle eut pendant des années mon amour absolu* », dira-t-elle. Le visage de sa mère la fascine. On comprend qu'elle soit devenue le peintre du mystère féminin.

Les études terminées au lycée Lamartine, elle s'inscrit à l'Académie Humbert. Laissons à Marie le soin de la présenter : « *Quelque temps, j'allai dans une Académie. Les professeurs y passaient une demi-heure chaque semaine...et s'en allaient. Ils nous ignoraient. Mais il y avait ...des étrangères. Tous les pays se rencontraient et on avait bien l'impression que Paris était...la ville idéale pour les artistes. C'est en fréquentant les étrangères que je me suis rendue compte que j'avais une chance extrême..., celle d'être née à Paris et c'était ma grande fierté* ».

À Paris, Marie se lie aussi avec Braque et Le Pape qui lui trouvent un certain talent. Le Pape a laissé ce témoignage : « *Un dessin sûr, puissant et sensible en même temps. C'est prodigieux. Je n'ai jamais constaté une telle maîtrise* ». Avec lui, elle s'initie à la gravure.

À cette époque elle désire devenir peintre sur porcelaine et étudie quelque temps à l'école de Sèvres.

Au salon d'Automne, en 1905, elle expose au Petit Palais. C'est l'explosion du Fauvisme et Marie s'y exerce aussitôt. « *Ce sera pour elle une leçon de liberté, un encouragement à se libérer des préjugés d'École* » dira Josette Vessat, historienne d'art. Elle ne s'enferme pas dans le système. Elle fréquente l'Atelier « Le bon Maître » et travaille la gravure.

Au Louvre, elle s'intéresse à la céramique antique, à l'art italien, aux miniatures persanes. Elle fait ses premiers portraits à l'huile.

C'est en 1906 que Marie rencontre Henri-Pierre Roché qui devient brièvement son amant et restera longtemps son mentor. C'est un collectionneur, marchand d'art et ami d'artistes. Mais c'est avant tout un écrivain. Il a écrit notamment les adaptations cinématographiques de Truffaut : « Jules et Jim » et « Les deux anglaises et le continent ». Il lui fera rencontrer de nombreux acteurs de la scène picturale parisienne.

En 1907, elle expose pour la première fois au salon des Indépendants. Y figurent aussi le Douanier Rousseau, Derain, Vlaminck, Picasso dont elle fera la connaissance au mois de mai. Et comme tout le monde, elle est fascinée par l'artiste. C'est Pablo Picasso qui la présente à Wilhelm de Kostrowitzky (Guillaume Apollinaire 1880- 1918), né comme elle de père inconnu. Cette liaison qui durera cinq ans les verra s'opposer, se retrouver et s'inspirer mutuellement. Guillaume et Marie ne vivront jamais ensemble mais se verront tous les jours.

Au cours de l'automne 1908, Picasso va offrir un grand dîner « au Bateau Lavoir », en l'honneur du Douanier Rousseau, ce peintre souvent moqué par la critique et les artistes eux-mêmes. Marie et Guillaume lui commandent leur portrait « La muse inspirant le poète », la première version « Aux œillets du poète » est au Kunstmuseum de Bâle ; la deuxième version « Aux giroflées » est au musée Pouchkine). Marie est déçue, son image n'est pas du tout flatteuse. À l'observation qu'elle fait à Rousseau, il répond : « *Ton Guillaume est un grand poète. Il a besoin d'une grosse muse* ».



Marie achève « Apollinaire et ses amis ». Ce tableau la représente avec Apollinaire aux côtés de Picasso, de Fernande Olivier et de l'immense chienne de Picasso, Fricka.



En acquérant ce premier tableau, Germaine Stein et son frère Léo, collectionneurs avertis, confirment la jeune femme de vingt-cinq ans dans le monde des arts. Marie exécutera un deuxième tableau de la

même inspiration, une toile encore plus ambitieuse où l'on remarque en compagnie du groupe habituel, Marguerite Gillot, l'amie de Paul Fort, le poète Crémity et Gertrude Stein.



Le nom de Marie Laurencin sera cité avec les Cubistes dont pourtant elle ne prendra que quelques procédés, ayant voulu garder son style propre. Quelques œuvres, entre 1907 et 1912, seront légèrement marquées par le Cubisme comme « Les deux sœurs au violoncelle » où une très claire influence cubiste transparaît dans les plissés en éventail et les chevelures. Dans son « Carnet des nuits » (1942) , elle écrit : « *Si je ne suis pas devenue peintre cubiste, c'est que je n'ai pas pu. Je n'en étais pas capable, mais leurs recherches me passionnent* »



Elle va vite trouver son style. Elle deviendra « *le peintre des jeunes femmes aux yeux de biche et des biches aux effrois de vierges* » dira André Salmon, écrivain et critique d'art.

Elle vit à Auteuil avec sa mère. Pauline-Mélanie accueille froidement Apollinaire et ses amis. Seul Max Jacob, ami fervent et admirateur est bien aimé.

Marie expose en 1909-1910-1911 au salon des Indépendants. Les critiques ne sont pas toujours enthousiastes mais Marie ne s'en préoccupe pas. Les articles d'Apollinaire dans le journal « L'Intransigeant » sont toujours admiratifs.

En 1911, elle séjourne en Provence. Elle rencontre l'entomologiste Henri Fabre et le jeune écrivain allemand Hans Heinz Ewers qui devient son amant durant les vacances d'été 1911 et qui lui dédiera plus tard sa pièce « La Berlinoise aux prodiges » signée du pseudonyme « Le mouton carnivore ».

La liaison avec Guillaume Apollinaire prend fin en juin 1912 après des mois de détérioration, dont « Le pont Mirabeau, ce poème de « fin d'amour » porte la plainte discrète et prémonitoire. Guillaume Apollinaire n'oubliera jamais Marie Laurencin mais ils ne se reverront plus.

Elle a une brève liaison avec le graveur Jean-Émile Laboureur, avant d'entamer avec lui, pendant vingt-cinq ans, une fructueuse collaboration pour ses gravures à l'eau forte.

1912 est pour Marie une année de grande activité : elle travaille à la décoration de la maison cubiste dessinée par Raymond Duchamp-Villon et installée par André Mare au Salon d'Automne. Elle participe avec Fernand Léger, Marcel Duchamp, Juan Gris, Picabia, Robert Delaunay...à l'exposition de la section d'or à la galerie La Boétie. Elle prépare en même temps une exposition à la galerie Barbazang 109 faubourg Saint-Honoré, dont le propriétaire est son ami, le couturier Paul Poiret. Au vernissage, Henri Pierre Roché la présente à la jeune sœur du couturier, Nicole Groult, femme du décorateur André Groult et mère de deux célèbres écrivaines Flora et Benoite Groult. Nicole devient sa confidente, son amie intime, sa muse.

Comme le montre le tableau ci-dessous, la relation entre Marie Laurencin et Nicole Groult est une relation passionnée.



En 1913, Marie perd sa mère après une courte maladie. Elle en éprouve beaucoup de chagrin et c'est en proie à cette douleur qu'elle va peindre ses plus beaux visages féminins.

À cette époque, elle signe un double contrat avec Paul Rosenberg, marchand d'art à Paris, Alfred Flechtheim, marchand d'art à Berlin et Düsseldorf. Elle rencontre par l'intermédiaire d'Henri-Pierre Roché, le baron Otto von Wätjen. Ce dernier est né en 1881 à Düsseldorf d'une grande - et même noble- famille allemande.

Il étudie à Munich, puis à l'Académie Humbert à Paris. C'est sans doute un bon plagiaire mais il manque d'imagination et d'originalité. Il a laissé cependant un beau portrait de Marie Laurencin. Elle l'épouse le 22 juin 1914 à la mairie du XVIème arrondissement. À la fin de juillet, elle devient officiellement allemande et baronne. Le couple doit interrompre sa lune de miel sur la côte atlantique pour se réfugier à Madrid, en août, lors de la déclaration de guerre. En effet Otto se refuse de rentrer en Allemagne : il ne veut pas combattre contre la France qu'il aime. Marie passe beaucoup de temps dans les musées et ne se lasse pas d'admirer Goya, Vélasquez, Le Gréco. Pendant cette période, elle écrit : *« La seule influence que j'ai ressentie dans ma vie est celle de Goya. J'ai beaucoup vécu avec lui pendant mes années d'exil en Espagne. Ah ! j'ai beaucoup souffert... »*

Elle écrit beaucoup à ses amis restés à Paris. C'est le début d'une tendre complicité et d'une importante correspondance avec Nicole Groult. Elle supporte mal le caractère ibérique : *« Les Espagnols sont des Espagnols, ils ne vous admettent que si l'on est riche et que l'on n'a pas besoin d'eux ».*

Au printemps 1915, le couple s'installe à Malaga. Elle quitte Madrid avec plaisir. Puis, en 1916, ils s'installent à Barcelone où ils resteront jusqu'en 1918. Elle retrouve Francis Picabia et sa femme Gabrielle Buffet. Marie n'aime pas Barcelone, elle trouve la ville sale et s'y ennueie. Elle tente de s'arracher à la neurasthénie en travaillant : portraits à la mine de plomb et poèmes.

« Plus qu'ennuyée, triste

Plus que triste

Malheureuse

Plus que malheureuse

Souffrante
Plus que souffrante
Abandonnée
Seule au monde
Pus que seule au monde
Exilée
Plus qu'exilée
Morte
Plus que morte
Oubliée ».

En 1917, elle participe avec deux poèmes à la revue 391 n°4, publiée à Barcelone par Francis Picabia et Arthur Cravan. De même qu'elle a su échapper à l'influence du Cubisme, elle ne subit pas davantage celle du Dadaïsme. Picabia lui écrit de New-York que tous ses dessins qu'il avait emportés avec lui ont été vendus à l'exposition de la Modern Gallery. Elle prend conscience que son talent est reconnu en dehors de l'Europe et cependant elle aborde une période où elle n'a plus envie de peindre. Guillaume Apollinaire, blessé à la guerre, va mourir de la grippe espagnole le 9 novembre 1918. Marie en éprouvera beaucoup de chagrin.

En 1919, le couple quitte enfin l'Espagne pour l'Allemagne. Elle découvre le peintre expressionniste Macke (mort pendant la guerre) et admire son œuvre. Et bientôt elle retrouve Paris avec toute la joie qu'on peut imaginer, elle qui a tant attendu ce moment. Elle retrouve ses amis et la vie mondaine. En 1920, elle retourne en Allemagne. Elle supporte de moins en moins son mari et sa vie dissolue et envisage le divorce. Elle souffre de solitude et c'est finalement grâce à Paul Rosenberg qu'elle prendra la décision de revenir en France : il va organiser une exposition de ses toiles. Elle lui en sera reconnaissante.

Le divorce de Marie et Otto est prononcé le 29 juillet 1921. Elle s'installe 19 rue Penthièvre et se lie avec Gallimard, les écrivains Jean Giraudoux, Paul Morand, Alexis Léger (Saint John Perse) avec lequel elle aura une brève aventure, Valéry Larbaud, Jean Cocteau, Philippe Berthelot...Gaston Gallimard publie « l'Éventail » de Marie Laurencin. Elle devient, à partir de 1923, la portraitiste consacrée de personnalités comme Coco Chanel, la baronne Gourgaud, Lady Cunard et Madame Paul Guillaume. Son art culmine alors dans son genre de prédilection, le portrait et incarne durant « les années folles » le raffinement du goût à la française. Sa force, c'est la couleur.

« Je n'aimais pas les couleurs vives. Alors pourquoi me servir de celles que je n'aimais pas ? Résolument je les mis de côté. Ainsi, je n'employais que le rose, le bleu et le vert, le blanc et le noir. En vieillissant j'ai admis le jaune et le rouge [...] le rouge était mon ennemi ».

En 1923, elle est chargée de dessiner le rideau de scène et les costumes du ballet de Francis Poulenc, « Les Biches », commandé par Serge Diaghilev. C'est pour elle une lourde responsabilité car elle sait que Diaghilev ne confie ses décors qu'à des artistes de qualité : Picasso, Matisse, Braque, Derain...C'est un succès. Le comte Etienne de Beaumont lui commande l'affiche, le décor et les costumes du ballet du jeune compositeur Henri Sauguet, « Les Roses », présenté dans le cadre des Soirées de Paris au théâtre de la Cigale.

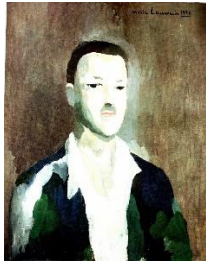
En 1925, Suzanne Moreau, âgée de vingt ans, entre à son service et devient bientôt sa servante-maîtresse. Au fil des années, Suzanne finira par faire la pluie et le beau temps dans l'appartement de Marie qui collabore avec André Groult à « La chambre de l'Ambassadrice » à l'exposition internationale des Arts Décoratifs à Paris.

En 1926, elle participe en compagnie de Jean-Émile Laboureur et de Dufy à la décoration du fameux restaurant Boulestin à Londres. Elle s'installe 116 rue de Vaugirard.

En 1928, Marcel Jouhandeau publie une monographie de Marie Laurencin. Elle exécute les décors et les costumes de « À quoi rêvent les jeunes filles » d'Alfred de Musset, à la Comédie Française. Madeleine Renaud et Marie Bell font leurs débuts dans cette comédie. Elle dessine les costumes pour le ballet d'Henri Sauguet commandé par Jeanne Dubost : « L'éventail de Jeanne ».

À quarante-cinq ans, Marie est égratignée par la presse mais elle est toujours aussi comblée par les amateurs de peinture. En juin 1929, elle s'installe 1 rue Savorgnan de Brazza dans un appartement qu'elle vient d'acheter.

Elle réalise quelques portraits d'hommes : Somerset Maugham,



Albert Flament, Edward Fassermann. Elle enseigne à l'Académie du 16^{ème} arrondissement. Elle aime ses élèves mais ne leur apprend pas grand-chose. Cependant elle leur donne un vrai sens de la couleur. Le 30 juillet 1935, elle est décorée de la Légion d'Honneur, belle revanche pour cette artiste un peu boudée par le public. En effet, en 1934, lors de l'exposition à la Mayor Gallery de Londres, les critiques furent sévères pour ses tableaux.

Après un séjour en Bretagne au début de la guerre, elle retrouve un Paris occupé. L'attitude de Marie est déconcertante. Elle ne prend pas conscience de la gravité de la situation même si ses amis juifs, dont Max Jacob, commencent à être mis au ban de la société. Elle va même jusqu'à tenir des propos anti-juifs. Un jour cependant, en voyant trois jeunes filles portant l'étoile jaune, elle réalise ce qu'est le nazisme. Dès lors, son comportement change... Elle va faire le portrait de Paul Éluard, homme engagé dans la Résistance.



Elle réalise les costumes pour le ballet « Un jour d'été » à l'Opéra-Comique. En 1942, elle publie ses souvenirs sous le titre : « Carnets intimes ».

Après la Libération, elle est arrêtée le 8 septembre 1944 et conduite à Drancy. Finalement, aucune charge n'étant retenue contre elle, elle est libérée le 17 septembre 1944. À partir de 1945, Marie, de plus en plus myope, préfère vivre loin du monde et se réfugie dans la religion. Si elle peint peu, en revanche, elle lit beaucoup (tout au long de sa vie, elle a illustré de nombreux livres). Mais elle est malade et souffre d'insuffisance cardiaque. En 1954, elle adopte Suzanne qui signera désormais « Suzanne Moreau-Laurencin ».

Marie Laurencin meurt d'une crise cardiaque, dans son appartement de Paris, au soir du 8 juin 1956, dans sa soixante-douzième année. Après une cérémonie religieuse à l'église Saint-Pierre-du-Gros-Cailou, elle est inhumée au cimetière du Père-Lachaise, selon son vœu, vêtue de blanc, une rose à la main, les lettres de Guillaume Apollinaire sur son cœur. Elle avait choisi comme exécutrice testamentaire Micheline Sinclair, fille de Paul Rosenberg et mère de la jeune Anne Sinclair qu'elle avait peinte en 1952 à l'âge de quatre ans.



JACKY MORELLE
Présidente de la Commission Culture VLF

- Extrait de ma conférence sur Marie Laurencin à l'association « Histoire du 3^{ème}